

Le lien psychique : la prévention du faux-self chez les enfants placés¹

Hélène CONTANDRIOPOULOS-PRIEST

" Le texte que j'ai écrit n'est qu'un exercice sur ma langue maternelle... C'est une conversation avec La langue... Je poursuis avec elle les discussions que j'avais avec ma mère... Nous " sommes les enfants d'une langue... C'est une identité que je revendique... J'écris pour convaincre les mots de m'adopter... J'essaie de retrouver l'odeur des premiers livres que j'ai jamais lus : La Petite Poule et les Trois Petits Cochons". Vassilis Alexakis²

Mon travail clinique se trouve être depuis de longues années auprès de personnes : adultes, enfants, nourrissons, confrontées à des situations de rupture.

Assez vite je me suis rendue compte que la personne confrontée à un tel vécu grandit avec, comme une part d'elle-même restée intacte depuis le moment de la coupure.

Nombreux sont les signes, les symptômes de ces vécus :

blanc

vide

objets perdus

fugue

Ils sont là, incompris par la personne elle-même, par son entourage. Il est parlé d'une étrangeté, d'éléments mauvais, d'actes incompréhensibles, insensés.

L'adolescent, l'adulte interrogés ne savent quoi dire de leur comportement, ils restent sans mot souvent pour nommer ce qui leur arrive, ce qu'ils agissent. Ils ne peuvent relier ces actes.

Ils nous donnent l'impression d'être mus par une force étrangère à eux-mêmes, une part inconnue. On entend : "Je ne sais ce qui m'a pris ! C'était plus fort que moi !"

La situation de coupure que j'évoquerai est celle du placement de l'enfant hors de sa famille, en famille d'accueil ou en diverses institutions d'accueil : foyers, internats...

Tout au long de cet exposé j'utiliserai les termes "enfant" et "jeune" pour désigner ces nourrissons, enfants, adolescents, jeunes majeurs confiés au service, dès leur naissance parfois, et qui peuvent demander à leur majorité un accueil temporaire jusqu'à l'âge de 21 ans.

¹ Société de Psychanalyse Freudienne, 3ème journée de Blois : *Le lien psychique*, samedi 18 novembre 1995

² *La langue maternelle*, Fayard, 1995, p3

Le service dont je parle est celui de l'Aide Sociale à l'Enfance dans lequel je travaille en banlieue parisienne à une place de psychologue.

Par ailleurs, sortis du service, ces jeunes disent encore trop souvent "Je suis de la D.A.S.S.", se désignant enfants de la D.A.S.S., comme s'ils se sentaient originés là. Ils ne peuvent se reconnaître portant leur nom, celui de leur père ou de leur mère, ni même leurs prénoms donnés par ces parents. Confiés au service à un moment donné de leur trajectoire, ils ne parviennent pas à se reconnaître inscrits dans le lignage de leurs parents.

Ces enfants et jeunes ne sont pas abandonnés juridiquement et donc pas adoptables, leurs parents existent.

Dans l'immense majorité ces parents conservent leur autorité parentale, mais ils ont été dessaisis de la garde de leur(s) enfant(s) par un jugement du tribunal de leur domicile qui a confié cet enfant et sa garde au service départemental de l'Aide Sociale à l'Enfance. Pour quelques rares situations, une délégation de l'autorité parentale a dû être prononcée par le juge des tutelles afin de la déférer au directeur de l'Aide Sociale à l'Enfance.

Ainsi ces enfants, ces jeunes conservent leurs parents juridiquement et ces parents existent véritablement. Ils sont vivants et peuvent mourir comme tout un chacun. Ils peuvent dans la réalité se manifester, utiliser leur droit de visites et d'hébergements, tel qu'ils y ont été autorisés par le juge des enfants, répondre aux sollicitations des travailleurs sociaux mandatés. Ils ne vivent plus quotidiennement auprès de leurs enfants, même si parfois ce quotidien n'a duré que le temps d'une grossesse.

Dans de telles conditions, comment l'enfant "conserve-t-il" psychiquement ses parents, au-delà du lien qui s'est constitué en lui dès sa conception ?

Comment ces parents continuent-ils à exister pour leur(s) enfant(s) ?

Que fait l'enfant de ses premières impressions ?

Dans de nombreux cas la décision de placement a interrompu ce fil d'Ariane, laissant croire au jeune enfant qu'il ne s'est pas constitué auprès de ses parents.

De plus, souvent, ce premier lien au monde s'est mal tissé, laissant l'enfant dans de grandes confusions, sans assurance aucune d'une continuité d'être.

Enfin une coupure étant instaurée, une autre proposition d'investissement, de tissage de liens est procurée à l'enfant, en particulier lorsqu'il est confié à une famille d'accueil.

Cet état de lieux nous permet rapidement de dresser un tableau:

- d'enfant perdus, objets déposés quelque part, dont la vie affective va s'organiser de façon extrêmement clivée,
- d'enfants et de jeunes qui conserveront des parents imaginaires d'autant plus qu'ils seront éloignés de leurs parents dans une réalité de temps et d'espace,
- de jeunes qui, pour grandir, ont organisé des modes de défense vis à vis d'eux-mêmes. Ils se présentent à nous avec un faux-self.

Je tente de poursuivre avec les grands cette recherche d'eux-mêmes jusqu'à ce qui les a amenés là, cette origine du placement, puis en deçà jusqu'à ce lien premier qui les a unis au monde.

C'est un travail difficile que le cadre du placement et l'âge du jeune, en adolescence, ne favorisent pas vraiment.

Par contre, il m'a semblé possible et absolument nécessaire d'apporter un soutien à l'enfant même très jeune, dès son arrivée dans le service, aux premiers temps de son lien avec sa famille d'accueil, afin que ce premier temps de vie ne reste pas ancré comme "un corps mort", afin qu'il parvienne à s'approprier cette origine, puis, son origine, ce qui le fonde et à grandir avec, comme une part de lui-même constituante.

C'est donc ce travail, le mien et celui de ces enfants : un travail d'élaboration psychique, un travail de symbolisation, de lien psychique, que je vais vous présenter:

- d'une part dans le cadre des visites au service qu'enfants et parents se rendent, visites médiatisées par les professionnels du service,

- d'autre part dans le cadre d'une consultation à laquelle je convie les enfants accompagnés de leur assistante maternelle.

1 - LE CADRE DES VISITES

Un droit de visite est accordé par le Juge des Enfants qui "sera organisé par les services éducatifs sauf à nous en référer en cas de difficulté" précise le texte du jugement. Tous les parents n'exercent pas leur droit. Trop nombreux sont ceux qui conservent leur enfant en eux, un enfant imaginaire, au point parfois extrême de ne pas ressentir la nécessité de venir le voir réellement. Ces parents peuvent nous dire, le plus souvent au téléphone mais aussi au cours d'un entretien, qu'ils "aiment beaucoup leur enfant, qu'il y pensent constamment", et nous les croyons.

Nous, l'équipe avec laquelle je travaille, avons pensé que ces visites ne pouvaient pas avoir lieu au domicile des familles d'accueil. Un espace tiers est nécessaire.

Nous avons ainsi délimité un espace-temps pour ces parents afin "de rendre visite à leur enfant dans le cadre du placement".

Nous avons compris que ce cadre de visite est mettre chacun : l'enfant, sa famille, sa famille d'accueil, devant des vécus difficiles de pertes et de retrouvailles. En effet retrouver son enfant signifie bien pour son parent l'avoir perdu et c'est cette épreuve de réalité que le parent ne peut soutenir comme venant s'ajouter à quantité d'autres épreuves, expériences de pertes qu'il a traversées sans être soutenu, sans médiatisation.

Quelle élaboration avons-nous observée dans le cadre des visites que font les parents à leur(s) enfant(s)?

Pour certains parents, ce temps de visite offre un espace suffisamment contenant pour une certaine constitution de lien psychique. J'ai raconté dans un autre exposé³ (3) à propos de la mère d'Amadi : *"Elle trouve là, dans ces rendez-vous réguliers, le même jour, à la même heure, un temps, un espace où elle peut se constituer elle-même tout doucement en regardant son fils. Elle expérimente ce "sentiment continu d'exister" dont a parlé Winnicott. Elle repart, avec de quoi tenir toute la semaine. Le soir de chacune des visites, elle appelle sa mère qui habite en province et lui raconte. "*

³ H. Contandriopoulos-Priest, *Comment retrouver la mère disparue ?* in *L'enfant et la psychanalyse*, Actes du colloque du C.P.R.P., 1992

Mme A., quant à elle, avait déjà sept enfants à la naissance de Julie. Aucun ne vivait avec elle. Mme A. ne pouvait dire précisément l'âge, voire le prénom de chacun d'eux. Le père de Julie restant auprès d'elle, elle put venir avec lui très régulièrement rencontrer sa petite fille. Et voilà qu'un jour, alors qu'elle venait de quitter son enfant, sur le pas de la porte avec de vraies larmes, elle sembla réaliser ce que signifiait l'absence de Julie. Pour la première fois peut-être elle exprima que son enfant lui manquait. Elle m'a donné l'impression de n'avoir jamais vécu auparavant une telle expérience non pas de perte, mais de manque.

De son côté, l'enfant installé dans son placement, en particulier le jeune enfant qui a trouvé dans sa famille d'accueil un holding tout à fait satisfaisant, va être dérangé par ces visites. Ce n'est pas lui qui demande cette rencontre. Cependant nous travaillons dans un cadre de placement régi par des lois. Celles-ci en particulier resituent toujours pour l'enfant la ou les personnes qui détiennent l'autorité parentale, à qui le juge a accordé ce droit de visite. Ainsi, c'est à ses parents que nous faisons rencontrer l'enfant. Règle à la base de notre travail qui devient règle aussi pour l'enfant dans son attachement à sa famille d'accueil : son lien originel ne s'est pas constitué là.

Très tôt une symbolique du lien semble repérée par l'enfant. Il ne réagit pas pareillement aux sorties coutumières qu'à celles qui amènent à une telle visite. Il est vrai que l'assistante maternelle vit autour de ces rencontres toute une gamme d'émotions très conflictuelles parfois, qui, en tout cas, ne peuvent la laisser neutre. L'enfant comprend la solennité du moment, l'inhabituel de la situation, même s'il ne peut mesurer, dans un premier temps, les différents aspects affectifs y afférant.

Nous nous rendons compte à quel point ce cadre de visite met en scène des vécus de perte et de retrouvailles pour l'enfant également, quand il va à la rencontre de son parent. Nous disions que retrouver implique bien avoir perdu et nous pouvons ajouter qu'il faut avoir vécu la rencontre pour réaliser la perte. Ainsi ces temps de visite mettent chacun devant un véritable travail psychique à accomplir qu'il s'agit d'accompagner, de soutenir, en nommant, en traduisant ce qui se passe.

Chacun réagit à ces visites. Et l'enfant, même très petit, nous étonne par sa participation active. Soutenir le regard va demander un tel travail que l'enfant va devoir prendre du temps, parfois beaucoup de temps pour y parvenir posément.

Mais, durant cette période-là, nous n'observons pas un enfant absent, passif, indifférent. Non, Amadi ferme les yeux : *"Amadi, très éveillé quand son éducatrice vient le chercher, pleure pendant l'habillage puis détourne les yeux, les ferme parfois pendant le trajet. Dans les bras de Madame L. et devant sa mère, Amadi pleure, ne peut la regarder, il détourne la tête alors que debout l'assistante maternelle essaye de la lui montrer. Sur les genoux de Madame L., il observe rapidement sa mère puis se calme et s'endort. "*

Rosalie ne prend pas les jouets qui lui sont offerts. Elle ne regarde pas sa mère qui lui parle. Mais elle est là, tendue, concentrée.

Par des réactions négatives, le très jeune enfant s'opposant, se pose activement.

Nous avons insisté sur le fait que l'enfant a été averti, informé de cette rencontre avec "son papa", "sa maman". Cependant il nous est bien difficile de saisir quelle représentation ce jeune enfant peut avoir de ce que nous lui disons.

Sa réaction active nous permet de dire qu'il sait.

J'aimerais rapprocher cette affirmation de deux autres posées, l'une par Freud, l'autre par Winnicott qui disent pareillement sans explication, que le jeune enfant sait.

"Plaçons-nous dans la situation d'un être vivant qui se trouve dans une détresse presque totale, qui n'est pas encore orienté dans le monde et qui reçoit des excitations dans sa substance nerveuse. Cet

*être sera très rapidement en mesure d'effectuer une première distinction et de parvenir à une première orientation ... séparer un "dehors", d'un "dedans".*⁴

*"On peut dire qu'à ce stade (5-6 mois) un petit enfant devient capable de montrer dans son jeu qu'il comprend qu'il a un "dedans" et que les choses viennent du dehors. Il montre qu'il sait qu'il s'enrichit de ce qu'il incorpore (physiquement et psychiquement). En outre, il montre qu'il sait qu'il peut se débarrasser de quelque chose quand il en a obtenu ce qu'il voulait. Tout cela représente un progrès énorme."*⁵

De plus nous avons l'impression, au cours de ces observations, que le jeune s'économise, qu'il dose subtilement la quantité d'excitations qu'il est en mesure de tolérer. J'aimerais rapprocher ce dosage de la quantité d'excitations que l'enfant se montre en mesure de supporter de la domination du principe de plaisir tel que Freud l'énonce dans les *"Essais de psychanalyse"*.⁶

Lorsque le parent ne parvient pas de son côté à se contenir, il risque de submerger l'enfant de ses attentes et de le mettre dans une situation qu'il ne contrôle plus. Alors des pleurs d'effroi échappent à l'enfant.

Ces pleurs-là n'ont rien à voir avec les pleurs de l'enfant qui, ayant accepté la rencontre, va réaliser la perte. Nous avons en effet observé de véritables régressions de l'enfant.

Rosalie s'élançait, en courant presque, dès son arrivée dans le service. Elle est toute joyeuse, puis elle s'effondre en pleurs, comme si elle réalisait ? Par la suite, elle ne quitta plus les bras de sa mère, ni même son pouce, durant tout le temps de nombreuses visites. Rosalie avait six mois quand elle fut séparée de sa mère et confiée à une assistante maternelle. Nous avons compris que Rosalie acceptait la rencontre, mais à quel prix ? Qui avait-elle re-trouvé, à quelle première identification était-elle confrontée ?

Nous avons pu, avec Rosalie et sa mère, poursuivre un travail alors que l'une et l'autre exprimaient, étant ensemble, une grande déprime, et le père de Rosalie nous sauva.

Ainsi, nous avons posé l'hypothèse⁷ que "l'enfant retrouvant sa mère refait connaissance avec elle au point de rencontre qui est également point de séparation, de perte de celle-ci".

J'aimerais préciser que le temps de ces visites peut être court (moins d'une heure) afin que ce soit un temps supportable par chacun. Cependant, il n'est pas rare qu'un parent écourte une visite, et plus fréquemment encore, nous nous trouvons devant des absences des parents aux visites.

Alors nous accompagnons l'enfant confronté à l'absence en restant auprès de lui. Il s'agit, à ce moment-là, de ne pas laisser s'installer une situation fautive.

Nous avons appris qu'il était excessivement difficile aux assistantes maternelles de supporter cet espace-temps vide. Elles ont tendance à l'emplir de messages sans fondement aucun : "Ta mère a eu un empêchement, la prochaine fois elle sera là, elle est malade peut-être ... ". L'enfant en général reste muet, aux aguets. Les petits tressaillent à tout bruit qui pourrait indiquer l'arrivée de leur parent.

⁴ Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, 1915, in *Métapsychologie, Folio Essais*, Gallimard, p 14-15

⁵ Winnicott, *Le développement affectif primaire*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969 pour l'édition française, p 61

⁶ Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920, in *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque, Payot, p45

⁷ H. Contandriopoulos-Priest, *Comment adopter ses-ces grands-mères ? Ou l'accompagnement de jeunes enfants confiés à l'A.S.E.*, in *Portraits de famille, histoire d'enfants, le psychologue au fil du temps* VIème Journées-Rencontre de l'A.NA.PSY.pe, 20 mars 1993

Les éducateurs ont appris à être là sans mot particulier, donnant un modèle d'adulte qui affronte la situation par sa présence et le maintien du cadre : "Ta mère n'est pas venue", "Elle n'est pas là", "On va attendre maintenant ton assistante maternelle qui va revenir à telle heure". L'assistante maternelle assure un travail d'accueil. L'éducateur, par ses mots, relie l'absence de la mère et la venue de l'assistance maternelle. Il établit un sens, il n'explique pas, il constate.

Nombreuses sont les mères qui téléphonent, demandent une visite et ne peuvent venir. Les pères en général appellent moins que les mères, ils s'éloignent carrément, perdent le fil. Nous avons, la plupart du temps, pu recueillir des signes qui nous permettent de savoir que ces parents continuent à penser à leur enfant, à s'en emplir imaginativement.

Mais pour l'enfant qu'en est-il de ces parents-là ? Qu'est-ce que perd l'enfant quand ses parents disparaissent ? Que perd-il vraiment ?

Et aussi comment grandit l'enfant avec cette première histoire ?

Comment parvient-il à métaboliser ces premières expériences et à poursuivre un investissement vers une autre famille d'accueil ou d'adoption ?

II - LE CADRE D'UNE CONSULTATION

J'ai systématisé peu à peu ces consultations pour les enfants sans leurs parents, mais afin de parler de ces parents, après avoir accompagné des enfants confrontés à l'absence de leurs parents qui ne sont pas venus à la visite prévue.

J'ai parlé du temps nécessaire au jeune enfant pour retrouver sa mère et il me semblait qu'un espace-temps était vraiment utile à l'enfant pour évoquer ces parents disparus. Les grands m'avaient appris combien évoquer ce parent, toucher à toutes les représentations le concernant était difficile. Et surtout petits et grands m'avaient fait comprendre à quel point ils ne pouvaient prendre appui sur leurs premières expériences.

Mon idée première en créant cette consultation, pour des enfants qui allaient bien dans leur placement familial, était d'offrir à ces enfants un soutien à leur mémoire, d'offrir un soutien à la métabolisation de leurs expériences. Dans ce cadre de consultation, une médiatisation par le langage de ces représentations devenait possible avec mes mots, ceux de l'assistante maternelle et ceux des enfants.

J'ai insisté sur le fait que l'enfant nous montrait qu'il savait que la visite à laquelle il se rendait le concernait. Mettant en place cette consultation, j'ai été frappée par la capacité de l'enfant à écouter, à être attentif à ma proposition de travail: *"Aujourd'hui, tes parents ne sont pas là, nous n'allons pas dans la salle de jeux, mais nous allons dans mon bureau parler d'eux"*. Puis, très vite, je me suis rendue compte que d'une part l'enfant me montrait, à sa manière de s'intéresser, qu'il savait quelque chose à propos de "tes parents", "ton papa, ta maman" et, d'autre part qu'il était capable de m'amener des indices de ces parents. Aussi, j'ai entendu ces signes comme une demande de l'enfant à poursuivre le travail...

Amélie, Leslie ont autour de deux ans. Elles viennent avec leur frère aîné qui a commencé juste l'école. Elles ont gardé moins de souvenirs que leur frère, cependant leur manière de saisir parmi les jouets le téléphone, dès leur arrivée, me permet de comprendre qu'elles ont entendu un appel de leur mère dernièrement.

Émilien a plus de dix ans lorsqu'il s'installe enfin dans une famille d'accueil avec son frère jumeau après plusieurs années en foyer puis, internat médico-psychologique. Il manifeste, dès les premières consultations, une violence qu'il méconnaît, puis, ayant compris que je voyais sa plus jeune demi-sœur, le voilà qui débarque pendant plusieurs mois dans mon bureau me demandant d'un trait si j'ai vu sa sœur, Si sa mère est venue la voir, si sa mère est venue voir son éducateur.

Cette "demande" de l'enfant est loin d'être immédiate pour tous. Cependant, je peux dire qu'elle apparaît plus importante lorsque l'enfant n'a pas vu ses parents depuis longtemps, et s'est trouvé devant une absence de son parent à une visite. Alors ma proposition fait écho.

Cette proposition de travail : *"parler des parents qui ne sont pas là"* est une invitation à un travail de symbolisation. Il s'agit d'effectuer comme un va-et-vient entre une fantasmatisation, une construction en imagination et une confrontation à la réalité.

J'appellerai « va-et-vient psychique » ce travail dans lequel il s'agit :

- d'une part, de faire venir en représentations son père, sa mère, des éléments de ce lien psychique originel, à l'aide d'outils de symbolisation comme le dessin, le modelage, les jouets et poupées à manipuler, présentement,
- d'autre part, d'évoquer, par l'utilisation même de ces outils, la réalité de son parent, telle qu'elle est vécue par l'enfant.

QUELQUES INSTRUMENTS

Je vais éclairer mon propos en vous présentant quelques instruments qui sont devenus de véritables outils pour ce travail psychique, cette appréhension par les enfants de ce qui leur arrive.

Je précise qu'on peut parler avec les crayons, les feutres, les ciseaux, la pâte à modeler, les jouets... les mots. Les enfants comprennent très vite. Ils traduisent à leur manière leur appréhension du lieu et de ce temps de travail.

Il s'agit en fait d'un travail pour chacun : l'assistante maternelle, les enfants que je reçois en fratrie, tant qu'ils ne sont pas scolarisés, et moi-même.

- Les ciseaux sont un instrument qui permet très vite à l'enfant de saisir la coupure. Avec les ciseaux, il coupe, il sépare. Il les actionne avec ses deux mains, bien avant d'utiliser deux doigts. Dès que l'enfant sait s'asseoir devant la petite table, il les utilise. Seuls les enfants très perturbés ignorent les ciseaux. Les autres coupent l'air, le papier, poursuivent souvent l'entaille en déchirant et font des morceaux. Les morceaux découpés pendant longtemps sont mis par certains enfants à la poubelle. Parfois les bouts de papiers découpés presque réguliers permettent de désigner distinctement les membres d'une famille, d'une fratrie, de leur famille d'accueil.

Les assistantes maternelles s'étonnent de cet attrait pour les ciseaux pas autorisés chez elle. J'ai fini par avoir trois paires de ciseaux, qui coupent plus ou moins bien, indispensables pour accueillir deux enfants qui travaillent en même temps.

D'autres restent comme fascinés par la colle qu'ils utilisent même tout-petits, l'étalant longuement. Ces collages ne représentent rien. Ils sont la possibilité de rassembler ce qui a été découpé.

Je suis très attentive à ces approches d'une symbolisation : couper, coller, mettre avec. Mon bureau est repéré par l'enfant jeune comme là où il peut utiliser des ciseaux, là où on coupe. Pour Magalie, je suis devenue "Madame ciseaux".

- Un autre instrument remarquable est le téléphone.

J'ai récupéré un téléphone en plastique, pas bien beau, à roulettes. Il ne trompe pas. Je vous ai dit que nombreux sont les enfants qui, dès leur arrivée, le saisissent. J'ai compris qu'à ce geste, ils m'annonçaient un appel téléphonique de leur parent. Et les assistantes maternelles racontent alors les dernières nouvelles des parents, m'expliquent ces liens avec ces personnes dont le nom est lancé là avec le téléphone.

Je ne sais pas ce que ces enfants qui ne disent que quelques mots ont repéré de leur mère, mais le téléphone dans mon bureau permet de parler l'absent, de le faire venir sans qu'il soit là. Le téléphone est le fil du lien, un symbole du symbole même de la parole, du mot qui relie.

Pendant la séance, le téléphone devient l'instrument d'une symbolisation de l'absence. Ce sont les enfants qui ne voient pas leurs parents qui l'utilisent le plus et puis les enfants "téléphonent" très souvent au mari de l'assistante maternelle parti au travail, aux grands enfants qui sont à l'école alors qu'eux restent à la maison.

Je remarque que jamais ce téléphone n'a servi à appeler un animal.

- Les mots sont trompeurs. Quel mot va être utilisé par les enfants pour désigner leur famille d'accueil avec qui ils font l'expérience parentale. C'est avec ces "parents"-là, d'accueil, qu'ils vont vivre l'expérience unique.

Dans ce contexte qu'est-ce que vont désigner les appellations "maman", "papa" données généralement aux parents ?

Magalie, très jeune, nous a surpris par sa capacité à conserver sa "maman". Son assistante maternelle nous a expliqué qu'elle semblait s'interroger devant toutes les affiches représentant une femme. Était-ce "une maman", "sa maman" ?

Devant le prolongement de l'absence de cette mère, j'ai proposé de parler de la "Dame-Maman" pour désigner sa mère.

Puis, Magalie devenant adoptable, son éducateur lui a parlé de la recherche d'une maman. Magalie s'est effondrée. Son éducateur a réalisé que Magalie ne connaissait de "maman" que son absence. Il a alors parlé de la présence de la maman qui viendrait adopter Magalie, rapprochant cette "présence" du travail effectué par l'assistante maternelle de Magalie. Alors Magalie a "adopté" sa "tata" comme "maman".

C'est chez sa soeur que la mère d'Elie avait un droit d'hébergement. Ainsi Elie a pris, à cette "Tata" chez qui il allait avec sa mère, le mot pour désigner sa mère et il a appelé "Maman" son assistante maternelle.

Amélie ne peut parler que du "père" d'Aurélien, son frère. Elle a été témoin du désarroi de son frère qui attendait son père et qui n'est pas venu. Elle ne peut dire, elle, que ce père est également le sien. Pourtant, sur le chemin, alors que son assistante maternelle lui dit: "On va voir Mme Priest", et l'interroge, Amélie répond: "- Pour parler de "maman A." et de « père B. ». Aurélien, qui a maintenant quatre ans, a toujours appelé son père d'accueil "papa". Mais tout récemment, après beaucoup d'éclaircissements, de manifestations de colères sur une voiture dans laquelle il avait installé un père et qu'il conduisait, de mécontentement de n'avoir pas pu parler à sa mère au téléphone, il a demandé à son "papa" d'accueil s'il pouvait l'appeler "tonton".

- Encore un fil ; je ne sais plus comment un objet troué puis une ficelle sont arrivés dans mon bureau, je les ai accrochés l'un à l'autre comme une évidence, de même un ruban que j'ai noué autour des cheveux d'une poupée.

Ce dont je me souviens c'est que ces trouvailles étaient là alors que Lorelie, dont l'aïeule s'était pendue, passait beaucoup de temps à tirailler autour de son cou sur toutes sortes de liens, ceinture, rubans, ficelle et que je me suis dit: "Tiens voilà un instrument qui va me permettre de travailler". Mais, encore très petite, Lorelie n'a pu être dans la maîtrise. Elle ne pouvait que se porter atteinte à elle-même.

Julien, à cinq ans, a dénoué le ruban des cheveux de la poupée et il a été possible de parler de celui qui se fait mal, un lien autour du cou, et qui est mort, à propos de la poupée sans qu'il soit atteint lui-même.

Dans l'histoire de Julien, c'est son père qui s'est pendu. Depuis ce jour, Julien fait "disparaître", c'est son mot, lui-même ayant cette maîtrise-là, une marionnette à chaque séance

Le jeune enfant dans ce cadre de travail élabore, essentiellement, une symbolique de :

- La coupure, l'éloignement, la séparation, la différence.
- Le rapprochement, le lien, le symbole, le mot.
- Les allées et venues apparaissent dans la pulsion d'emprise de sa situation.

REPERES

L'enfant placé se constitue psychiquement auprès de sa famille d'accueil, chez qui il trouve stabilité, sécurité. Avec les avancées qu'il effectue dans le cadre de son placement, je peux soutenir d'autres constructions dans sa constitution première.

Les grands s'installent à ma table.

- Ceux qui ont perdu le fil parlent, maugréent, griffonnent, déchirent leurs tracés. Le dessin apparaît très difficile à produire. Ils semblent devant un commencement toujours à renouveler. Leur production ne leur convient jamais.

Je rassemble ces bribes longuement, laborieusement.

Le fil qui les a lâchés ne me quitte pas et je tisse, renoue, ramène les blancs, les vides, l'absent.

- D'autres paraissent dans un état non différencié, sans avoir pu distinguer ce qui leur est fait de ce qu'ils font. Nous pouvons dire, bien qu'il s'agisse déjà de grands, qu'ils sont dans un état semblable à celui du nourrisson à une époque où le psychisme du nourrisson ne peut être distingué des soins maternels.

Ainsi Emilien agit une violence qu'il méconnaît. Puis, intégrant l'absence de ses parents de façon symboligène, il va pouvoir écrire en grand, sur le tableau de mon bureau, sa façon d'appeler sa famille d'accueil, s'autorisant à l'investir. Il se montre, dès lors, moins pris dans la violence.

L'enfant qui a compris cette double installation dans la vie, qui est habité de ses deux familles, va dessiner des maisons accolées, des maisons à deux toits, va passer d'une maison à l'autre, s'imaginant dans l'une puis dans l'autre, celle de sa famille d'accueil et celle où sont ses parents. Quand il connaît bien ses parents c'est leur maison qu'il dessine: château, gratte-ciel, prison, maison sociale ... Les chemins très compliqués autour de ces habitations semblent désigner toute l'incertitude que l'enfant a à les rejoindre.

Ces deux, ces doubles reviennent souvent : c'est ainsi que le self et le faux self s'expriment. Il n'est pas rare d'entendre une assistante maternelle dire: "Il y a deux Sarnia, deux Manuel, deux Emilien, etc ... " C'est chez elle que l'enfant, le jeune est le plus à même de montrer, de jouer ces deux " être-lui-même", de façon dissociée, absolument sans liaison pour sa famille d'accueil.

Dans mon bureau, il s'agit d'aller de l'un à l'autre de ces "être soi-même", car j'écoute chacun de ces jeunes dans son unité, sa trajectoire parfois si chaotique.

J'ai eu besoin de points de repères pour soutenir mon travail auprès de ces jeunes. Ils m'aident à travailler, car ils me signifient des avancées pour l'enfant dans sa constitution d'un moi unifié.

Il s'agit de :

- l'appréhension d'un dedans et d'un dehors distincts
- la fin d'un clivage entre bon et mauvais
- la possibilité de traiter de la présence et de l'absence et d'en maîtriser quelque chose.

Au fur et à mesure de ma clinique, je repère l'un ou l'autre de ces points, et m'y appuie. Mais j'ai compris aussi que ces trois composantes ou couples d'opposés (dedans-dehors, bon-mauvais, absent-présent) fonctionnaient de façon très imbriquée, au point de ne pouvoir trouver d'exemple qui illustrerait le travail d'une seule de ces composantes. Devant cette imbrication nous avons fait un rapprochement avec la proposition de Freud de *"trois polarités ou oppositions qui dominent la vie psychique (Sujet (moi) - Objet (monde extérieur), Plaisir - Déplaisir, Actif - Passif)"*, puis également avec le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique.

Cependant, notre observation clinique nous permet de souligner que l'idée de mouvement qui apparaît dans l'expression "va-et-vient psychique", employée pour qualifier le travail psychique de l'enfant, se trouve également à l'œuvre pour comprendre le travail psychique nécessaire de l'enfant autour de ces trois composantes.

C'est avec les mots de Maximilien que je vais terminer.

- Maximilien aura neuf ans le mois prochain, il dessinera, durant tout l'entretien, deux gâteaux d'anniversaire avec huit bougies et des lettres M, pleines de fioritures.

Jusqu'à ses six ans, il a grandi auprès de sa grand-mère maternelle au Cap Vert. Puis, devant une charge trop lourde, celle-ci a demandé à sa fille en France de prendre Maximilien.

Maximilien a été placé, suite à une grave brûlure faite par sa mère.

Il arrive en séance avec ceci : sa mère lui parlait en créole et lui ne réagissait pas, elle voulait qu'il arrête son Jeu de plog et elle lui a tiré les oreilles.

Il se défend en me disant qu'il a "oublié" le créole.

Il ne sait pas pourquoi il a oublié le créole, "c'est arrivé vite qu'il oublie et c'est arrivé vite pour parler le Français, maintenant qu'il a appris le Français, il ne peut plus le "lâcher".

J'évoque sa grand-mère. Maximilien se demande si elle n'est pas morte. Il ne peut questionner sa mère. Sa grand-mère ne parle que le créole et lui que le Français...

Il précise: "C'est grâce à ma grand-mère que je parle (qu'importe la langue au fond), c'est elle qui m'a appris que j'étais un humain, un garçon et tout".

Puis il convient que c'est normal que sa mère parle le créole, que c'est sa mère à elle, donc sa grand-mère à lui, qui lui a aussi appris à parler ainsi qu'à son tonton.

Pourrait-il réapprendre sa langue maternelle pour communiquer avec sa grand-mère ? Il dit que sa mère ne voudra jamais lui apprendre, il demanderait plus volontiers à son oncle.

Nous évoquons son anniversaire de naissance, il n'en sait pas le jour, seulement le mois. Il dit : "En premier c'est ma grand-mère que j'ai vue, c'est elle qui m'a dit que c'était ma mère. Je croyais que

j'étais né comme ça : quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu ma grand- mère !". Je vais éclater de rire à l'idée que sa mère ne pouvait pas être présente à la naissance de son fils. Maximilien se défend : "Quand j'ai ouvert les yeux, c'est ma grand-mère que j'ai vue !".

Nous irons vérifier sa date de naissance. Il n'y a pas d'extrait d'acte de naissance. Je lui montre un extrait d'un autre enfant, il est extrêmement attentif veut voir, savoir ?

Là, dans le secrétariat, il a rappelé que sa grand-mère lui avait désigné sa mère. Puis j'ai l'impression que les souvenirs affluent, ceux où sa mère venait au Cap Vert. Il finit par dire "puisque c'est ma mère" saisissant enfin les mots de sa grand-mère.

Nous mesurons là le difficile travail devant lequel se trouve Maximilien. Un travail qui permet de renouer avec ce premier lien au monde, de tenter de tisser des ponts, là où il n'avait rencontré que coupures et blessures.

CONCLUSION

Je faisais référence au début de mon exposé au "corps mort". Il s'agit d'un terme de marine qui désigne une ancre mouillée à poste fixe et sur la chaîne de laquelle peuvent s'amarrer les navires. Cette ancre "corps mort" est mouillée sur le fond de l'étendue d'eau. Une bouée lui est attachée qui indique, au navigateur en surface, l'endroit où est mouillé ce corps mort. Lorsque la mer est mauvaise, que les courants sont forts, les vents violents, saisir le bout de la bouée afin d'accrocher la chaîne qui permettra de s'amarrer au corps mort est une pratique difficile, qui demande parfois de s'y reprendre à plusieurs fois. En effet, il arrive qu'au moment où l'on croit tenir fermement l'amarre, une embardée nous oblige à tout lâcher et à recommencer.

Je vous ai lu en exergue une phrase du héros du roman de Vassilis Alexakis. Il raconte le voyage d'un grec qui, confronté à plusieurs ruptures, revient dans son pays d'origine. Il se trouve là devant une énigme et décide de la résoudre. Après maints détours il parvient à retrouver sa langue maternelle, les mots de sa mère perdue, son premier lien au monde.

Avec les jeux et les mots de Maximilien et des autres enfants que j'ai cités, j'ai voulu illustrer cet amarrage, ce travail nécessaire pour éprouver un sentiment continu d'exister, pour se reconnaître "une" personne, même en possédant plusieurs langues, pour présenter un moi unifié aux yeux du monde.

Tout au long de ce travail clinique, j'ai tenté de dégager pour moi-même des fils qui sont devenus points de repères et d'appui dans ma pratique (dedans - dehors, bon - mauvais, présent - absent).

Ainsi, dans un premier temps, réfléchissant à cet exposé sur le lien psychique j'avais pensé articuler mon propos essentiellement autour du troisième point de repère contenu dans ma proposition même de travail : rendre présents par le langage ces parents absents de fait. J'avais pensé à un titre comme "Comment soutenir un "jeu de la bobine" dans le travail avec des enfants placés", en prenant appui sur le célèbre "jeu de la bobine".

Je trouvais là, tout d'abord, la bobine, le fil, ce qui permet de relier, d'établir un lien.

Puis se trouve là le terme de "jeu". J'ai parlé des jouets, de ma proposition de "travailler" avec les jouets, situant dans ces mises en jeu, complètement, le travail psychique nécessaire à cette constitution du moi et d'un je unifié.

Par ailleurs, c'est à partir de cette expression "jeu de la bobine" et voulant comme appliquer quelque chose de ce mouvement dans le travail psychique, que j'observais cliniquement, que m'est venue l'expression "va-et-vient psychique", travail entre une fantasmatisation et une confrontation à la réalité, entre un soi en construction et le monde extérieur, entre le monde interne et la réalité dite extérieure

Après des plus petits et des plus grands, ces amarrages symboliques sont à étayer. Combien restent nombreuses les expériences ancrées, certes, mais pas suffisamment vivifiantes, soutenantes pour l'être en devenir. Non médiatisée par le langage, une expérience ne favorise pas l'émergence du sujet. Le sujet existe d'abord pour l'autre avant qu'il puisse éprouver ce sentiment continu d'exister qui favorise, chez chacun de nous, l'utilisation du langage social et du je.

Lorsque des situations de coupure de l'étayage surviennent, il semble d'autant plus nécessaire de soutenir l'élaboration de tout ce qui relie la personne au monde, afin qu'elle reste sujet de ce qui advient. Nous avons pu reconnaître que le cadre de consultation proposé offrait cet espace de relations humanisantes et unifiantes.

La Feuille N°27, novembre 1996